

Bannissez de votre cercle agricole les discussions politiques; car du moment où vous aurez consenti à traiter ces sortes de questions dans les réunions de votre cercle agricole, il en sera bientôt fait de l'existence de votre association. Traitez de questions agricoles, d'économie rurale, et de tout ce qui se rapporte le plus directement à votre vocation, et vous ne manquerez pas par là d'intéresser tous les membres. Le sujet est vaste, car fussiez-vous en parler des années et des années, vous ne feriez qu'effleurer les principaux points que vous avez intérêt à connaître....."

Ces conseils dont l'excellence ne peut être révoquée en doute, furent d'autant mieux accueillis par les membres du cercle agricole de St-Alexandre, que les règlements ont un article défendant toute allusion à la politique et aux questions qui s'y rattachent. Introduire la politique dans les cercles agricoles et les préférences qui s'en suivent, serait leur donner leur coup de mort; et bien coupable serait celui qui sans l'ombre de raison exposerait leur existence et leur succès.

Les membres des cercles agricoles doivent se considérer comme des amis et des frères, et n'avoir d'autre ambition que celle d'améliorer leur condition morale, intellectuelle et matérielle. Avec une aussi noble et patriotique ambition, ils deviendront prospères et heureux, aimant leur patrie, ses institutions, leur langue et par-dessus tout leur religion.

Ce dépôt sacré, légué par nos ancêtres, ils voudront le conserver intact et pur, pour le transmettre à leurs enfants, afin de pouvoir se rendre le consolant témoignage qu'ils furent fidèles à leur glorieuse mission.

Ayant agi ainsi, leurs descendants diront d'eux avec orgueil ce que nous aimons à dire de nos pères: "Ils furent, eux aussi, des pionniers de la foi et de l'agriculture, sachant aimer, respecter et honorer la Croix et la charrue, comme symboles de la religion et de la patrie qui les vit naître et mourir." Plus heureux en cela que ces infortunés compatriotes qui, après s'être attachés, sont allés vivre et mourir sur la terre étrangère, loin du berceau et du clocher à l'ombre desquels ils avaient jadis coulé des jours paisibles et heureux. En laissant leur patrie, ces compatriotes se berçaient de l'espoir de la revoir, et croyant lui dire qu'un adieu passager; mais, hélas! Dieu, le maître de nos destinées, rendit pour eux cet adieu éternel. Ils sont morts, pleurant et regrettant amèrement la patrie absente, réservant malgré eux pour elle, leurs parents et leurs amis chéris, le dernier souvenir; mais ne pouvant leur dire un dernier et éternel adieu, que dis-je, plutôt leur faire ce suprême souhait: "An revoir, dans le ciel."

En terminant, M. le Rédacteur, je vous signalerai deux faits qui prouvent combien sont nombreux nos compatriotes des Etats-Unis qui restent attachés au Canada, et qui ne peuvent l'oublier, même après une absence de quelques années.

Il y aura trois ans en juillet prochain, un ami que des revers de fortune avaient réduit à un état voisin de la pauvreté, se vit dans la pénible nécessité de songer à quitter sa paroisse, où il comptait autant d'amis que de connaissances, et cela pour s'expatrier avec l'espoir de trouver les moyens de vivre à l'étranger. Comme bien d'autres de nos compatriotes, il ne put supporter l'éloignement de son clocher et les chagrins cuisants qui acheverent de miner sa santé délabrée: aussi vers le 1er novembre de l'année de son départ, je reçus un télégramme m'informant de la mort de cet ami. Avant de mourir, il avait demandé à sa famille, comme dernière faveur, de le faire inhumer en Canada, dans la paroisse où il avait passé sa vie: "J'ai au moins, disait-il, quelques parents et amis iront prier sur ma tombe." Ce dernier vœu fut exaucé et notre digne compatriote repose dans le cimetière de St-Alexandre.

Ces jours derniers, j'eus une entrevue avec un père de famille de notre paroisse, qui devait partir le même soir pour les Etats-Unis. Comme je l'exhortais à être économe et à se hâter de revenir en Canada, voici ce qu'il me dit:

"Si vous alliez aux Etats-Unis, M. Gagnon, vous vous convainriez par vous-même que notre pays n'est pas oublié; c'est surtout le dimanche que, réunis en famille, notre imagination se transporte à l'endroit qui nous a vu naître, à l'ombre du clocher natal, où l'on semble voir nos parents et nos amis. Je puis vous assurer, de plus, que le nombre est bien petit de ceux qui ne regrettent pas la patrie et n'entretiennent pas l'espoir de la revoir; quant à moi, dit-il, dès que j'aurai les moyens d'acheter une petite terre je reviendrai au pays."

Qu'au moyen d'une culture améliorée nos terres épuisées redeviennent fécondes et fertiles, créant l'aisance chez nos cultivateurs, alors la pluie de l'émigration cessera, au grand

contentement de tous les amis du pays; et pour qu'il en soit ainsi, il faut aussi activer la colonisation de nos terres incultes.

ALEXANDRE GAGNON.

St-Alexandre de Kamouraski, 18 mars 1882.

Belle avoine de semencé.

Nous lisons dans une des intéressantes livraisons du *Journal d'Agriculture Illustré*:

— Puis je réclamer de votre indulgence un petit espace dans votre *Journal*. Je vois que vous invitez tous ceux qui ont à cœur le progrès de l'agriculture dans notre pays, de coopérer à votre œuvre en faisant part à vos lecteurs de leurs expériences, et c'est ce que je veux faire aujourd'hui.

Il y a six ans passés, un canadien, demeurant en Australie, envoya à un de ses frères, cultivateur de notre paroisse, cinq ou six grains de l'avoine cultivée en Australie. Ces quelques grains d'avoine ont tellement bien produit que plusieurs de nos cultivateurs d'ici ont aujourd'hui une jolie semence de cette avoine qui, d'après mon opinion, est bien supérieure à toute autre avoine étrangère dont j'ai fait l'essai. Elle pèse 44 à 45 lbs du minot et rend 50 minots de l'arpent; ses tiges, cette année, dépassaient quatre pieds et la paille ne rouille jamais; son écorce n'est pas plus dure ni plus épaisse que celle de notre avoine ordinaire, différant en cela de l'avoine de Norvège et des autres avoines pesantes qui ne sont pas très-aimées des chevaux. J'en ai semé cette année quatre minots dans un terrain maigre que j'ai seulement bouleversé sans labour, et ma récolte de quatre minots sera d'un peu-près cent minots — L. S. Rigaud.

M. Adolphe St-Laurent, de St-Valère de Buistode, après avoir fait l'essai de la culture de cette avoine, en a retiré des bénéfices dépassant de beaucoup ses espérances. Ce monsieur peut disposer d'une certaine quantité de cette avoine qu'il vendra au prix d'une piastre le minot.

Culture de la courge (oitrouille).

Les plantes de cette famille, originaires des pays chauds, aiment la chaleur et l'humidité. On met leurs graines gormer sur couche ou sous cloche, dans des pots remplis de terreau; puis, après avoir habitué les plants à l'air, on les dépose pour les placer à bonne exposition, en pleine terre, si le sol est sain et bien amendé, ou dans de petites fosses que l'on remplit de fumier et de quelques pouces de terreau par dessus. On peut aussi semer en place, en pleine terre ou dans des fosses semblables, pour ne laisser ensuite que le pied le plus fort, qu'on arrose souvent. La plupart des espèces de courges sont abandonnées à leur développement naturel et ne reçoivent aucune espèce de taille; mais beaucoup de jardiniers y soumettent le *potiron*. Ordinairement on coupe la première tige au-dessus du deuxième ou troisième œil, pour qu'il ne produise autant de bras. Lorsque le fruit est noué, on arrête la branche qui le porte à deux ou trois yeux au-dessus. On laisse souvent deux fruits, rarement trois sur un seul pied; si on veut obtenir de très-gros patirons, ou n'en laisse qu'un. Quelques jardiniers sont dans l'usage d'enterrer les bras principaux sur